

du passé au présent

Photo P. Bringué - Photothèque Ministère Agriculture



par **G. VEYRET VERNER**
professeur à l'Institut
de Géographie Alpine à
l'Université de Grenoble

l'aménagement de la haute montagne alpestre

Dans les Alpes, ces montagnes les plus humanisées du monde, la haute montagne fut précocement utilisée et aménagée; utilisée d'abord par les agriculteurs des plaines périphériques qui, après la grande retraite glaciaire, conduisaient pendant l'été leurs troupeaux en altitude; aménagée ensuite par les habitants permanents qui très tôt se fixèrent dans la montagne, défrichant les terroirs du fond des vallées aux alpages, créant ainsi une véritable civilisation de l'étagement. A la faveur d'un peuplement précoce, dense et prolifique, la haute montagne alpestre a été dans le passé un grand fournisseur d'herbe pour des paysans qui, vivant repliés sur eux-mêmes associaient une maigre agriculture de vallée ou de pentes à un élevage plus montagnard au prix d'incessantes migrations de travail journalières et saisonnières. Aujourd'hui, la haute montagne n'assure qu'une infime partie de la nourriture du bétail alpin et abrite de moins en moins de troupeaux; elle est devenue pour le citadin lointain synonyme de terrains de ski ou de stations de sports d'hiver. Les chalets d'alpage ont fait place aux hôtels ou aux résidences secondaires. Si le rythme saisonnier subsiste, il est le plus souvent inversé. La neige qui jadis stérilisait l'Alpe hivernale l'a transformée en or blanc. Cette évocation caricaturale d'une brusque et totale mutation manque peut être de nuances, mais nous introduit en plein cœur d'un drame humain et d'un nouveau départ, du drame de la fin d'une époque et de la recherche difficile d'un nouvel équilibre. Définir la haute montagne, rappeler son exploitation dans le passé, essayer de comprendre les mutations actuelles et leurs répercussions sur son aménagement, analyser à l'aide d'exemples précis les solutions, les difficultés, les réussites, les échecs, les espoirs de cet aménagement, tels sont le propos de cette petite note.

ESSAI DE DEFINITION DE LA HAUTE MONTAGNE ALPESTRE.

La haute montagne alpestre comprend en fait deux types de paysages. Au-dessus de 2.500 m, c'est un monde minéral qui commence parfois à plus faible altitude, désert de pierre, de neige, de glace où la végétation maigre et de plus en plus clairsemée, vide d'hommes mais peuplée seulement d'animaux adaptés à la haute montagne et de quelques moutons transhumants. Entre 1.500 et 2.500 m s'étend la haute montagne des hommes. Sans doute l'habitat permanent n'atteint et ne dépasse-t-il qu'exceptionnellement les 2.000 m, mais les chalets d'alpage s'égrènent encore entre 2.000 et 2.500 m, et les gros villages permanents sont légion entre 1.400 et 2.000 m surtout dans les hautes Alpes intérieures, bien abritées, où les grands versants de schistes se prêtent à l'occupation humaine intensive. Cette haute montagne alpestre humanisée s'identifie facilement grâce à deux critères. Elle s'étale au-dessus de l'étage forestier, aux limites souvent imprécises de l'étage forestier et de la prairie alpine. Elle peut descendre plus bas dans les zones où les forêts ont été défrichées par les hommes trop nombreux (Maurienne, Oisans, Valais). Dans ce cas sa limite inférieure est celle de la jachère climatique où le cycle végétarien des céréales est trop long pour permettre une utilisation permanente du sol; les moissons s'effectuant après les semailles ou juste avant, le sol doit se reposer une année. En haute Maurienne à l'amont de Lanslebourg, dans les hautes vallées latérales du Valais, en Oisans, les exemples abondent.

Dans le passé, l'aménagement de la haute montagne alpestre a donc été limité à la zone comprise entre 1.300

et 2.500 m d'altitude; l'habitat permanent associé aux cultures et à l'élevage sédentaire se situait entre 1.300 et 1.800 m (exceptionnellement 2.000 m) et l'habitat temporaire lié à l'exploitation estivale des alpages et à la vie pastorale s'étalait entre 2.000 et 2.500 m (exceptionnellement 2.700 m). Aujourd'hui, si l'aménagement de la haute montagne est plus ponctuel qu'autrefois, par contre il monte plus haut. Avec le développement des sports d'hiver et de l'alpinisme, il atteint le minéral. Mais cette conquête de la civilisation moderne et de l'activité touristique sur la matière s'accompagne souvent d'un drame humain et de l'abandon d'une vieille civilisation montagnarde rurale qui avait fait ses preuves, y compris dans le domaine de l'urbanisme et de l'architecture. C'est elle que nous allons évoquer brièvement.

Pendant deux millénaires, la haute montagne alpestre densément peuplée mais repliée sur elle-même par la faute du relief, du climat et de la difficulté des communications, a été aménagée par des hommes à l'image de leur nature, tenaces, solides, rudes, entreprenants, ingénieux qui ne se résignaient à quitter leur sol que pour gagner quelque argent pendant les mois d'hiver et assurer la soudure des vivres. L'émigration définitive devenait une nécessité dans les époques de très fort surpeuplement. Ces hommes ont donc défriché et aménagé leurs montagnes pour vivre repliés sur eux-mêmes sans recours à l'aide extérieure. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, époque du début de l'ouverture des Alpes, la vie rurale doublée d'un artisanat local résume toute l'activité de la haute montagne. Pas de villes, pas de commerce, pas d'industrie, phénomènes réservés aux vallées vers lesquelles glisèrent seulement les émigrants temporaires ou définitifs.

Cet aménagement de la haute montagne peut se présenter en quatre thèmes. Le premier est l'utilisation des différences d'altitudes, qui se traduit par une civilisation de l'étagement, alliant les cultures peu nombreuses mais encore possibles entre 1.300 et 1.700 m d'altitude à l'utilisation de la forêt si elle existe, des prairies et des alpages. Les exemples les plus spectaculaires de ce type d'aménagement nous sont fournis par les profondes vallées latérales du Valais (le Val d'Anniviers, devenu classique par la description qu'en a fait J. Brunhes), par les grands versants de la Tarentaise et de la Maurienne intérieure, du Briançonnais, de l'Oisans, de l'Ubaye, du Val d'Aoste, etc.

Le deuxième est le caractère spécifique de l'habitat permanent groupé et temporaire dispersé : l'habitat permanent, c'est-à-dire celui qui se situe entre 1.300 et 2.000 m d'altitude, est groupé en gros villages souvent tassés, obéissant à un double impératif : la difficulté des communications et la longueur de l'hiver imposaient une vie collective et des maisons groupées autour de l'église, de la mairie, du four banal; l'extrême morcellement des terres, héritage d'une longue habitude de démocratie rurale, de partages successoraux, de l'inégale valeur d'un terroir varié, témoin aussi d'usages communautaires, font de ces paysages agraires de la haute montagne alpestre un openfield qui atteint sa perfection en Haut Valais et en Haute Maurienne. Or l'openfield à usages communautaires s'accommode parfaitement d'un habitat groupé. Cet habitat groupé permanent était doublé d'un habitat temporaire dispersé, lié à la vie pastorale, les troupeaux montant à l'alpage en été, redescendant à l'automne. Suivant les rythmes et la hauteur de la dénivellation entre les villages et le sommet des alpages, montée et descente des troupeaux s'effectuaient en une seule ou plusieurs étapes. Au rythme correspondait le nombre, la grosseur et les différentes altitudes des chalets d'alpage.

Les formes d'exploitation sont le troisième aspect de cet aménagement. La propriété individuelle et le faire-valoir direct étaient la règle dans les zones d'habitat permanent, mais ni l'une ni l'autre n'exclut les usages communautaires (division et organisation du terroir en deux ou trois soles, jachères, céréales, pré) pour faciliter l'accès aux champs cultivés et le pacage des troupeaux. Par contre l'organisation des alpages était beaucoup plus complexe : propriété collective ou individuelle, exploitation communautaire (grande montagne) ou exploitation individuelle (petite montagne) suivant les régions et les zones d'altitude, étaient également répandues. Cette extraordinaire variété explique que lors de la débâcle de la vie traditionnelle montagnarde, des spéculateurs ou collectifs, paysans propriétaires ou hôteliers venus de l'extérieur, administrateurs ou urbanistes, aient eu plus ou

moins de facilité pour édifier les stations et leur imprimer leur caractère.

Il paraît difficile de ne pas évoquer à propos de l'aménagement de la haute montagne la recherche de l'adret, ce versant au soleil qui concentre souvent plus de 80 % parfois 100 %) de l'habitat de la population et des cultures, l'ubac ou envers étant réservé aux bois et aux prés. St-Véran en Queyras est peut-être le meilleur exemple alpin de cette recherche de l'adret, avec son village plein sud tassé et allongé le long des courbes de niveau voisines de 2.000 m, ses maisons en hauteur accrochées sur la pente, toutes les façades tournées vers le sud alors qu'une seule ouverture est pratiquée au nord, la porte pour engranger le foin et rentrer les récoltes. Cette recherche du soleil perdra de sa valeur dans une économie moderne où les bois, les prés et les terrains de ski sont plus précieux que les pentes à céréales.

Ainsi le passé a légué à la haute montagne alpestre les biens les plus précieux pour un véritable aménagement moderne à l'échelle humaine, des noyaux humains riches d'expérience, de tradition, d'amour de la montagne et d'intimité avec elle. Sans doute les types d'aménagement et les modes d'exploitation et d'habitat sont-ils aujourd'hui en partie dépassés. Mais ils doivent constituer les « cellules » à partir desquelles se fera un aménagement nouveau respectant la nature, la civilisation qu'elle a forgée depuis la préhistoire avec des hommes qui ont peiné, et les besoins nouveaux de la civilisation et de l'économie modernes. Qu'ont fait jusqu'à présent les représentants de cette civilisation moderne ?

L'AMENAGEMENT DE LA HAUTE MONTAGNE DANS LE PRESENT :

NOUVEAUTES, ABANDONS, CONFLITS, ADAPTATION.

Déclin de la vie traditionnelle et apparition du tourisme hivernal, sont les grandes nouveautés du monde moderne.

Déclin de la vie traditionnelle et apparition du tourisme hivernal, sont les grandes nouveautés du monde moderne. En réalité, le déclin avait précédé l'apparition du tourisme hivernal d'environ un demi-siècle. En effet, l'ouverture des Alpes à la vie moderne, grâce aux chemins de fer d'abord, aux routes ensuite, l'implantation dans les vallées d'une puissante industrie née de la houille blanche, l'infériorité de l'agriculture montagnarde par rapport à celle des plaines, la concurrence des produits agricoles et industriels de la plaine et même la concurrence de l'élevage, sont autant de facteurs qui se conjuguèrent pour déclencher à la fin du siècle dernier et dans les trois premières décennies de celui-ci un exode massif, spectaculaire qui a pu faire croire que la haute montagne alpestre allait revenir à l'état de nature. C'est alors que le tourisme estival d'abord, hivernal ensuite, surtout après la deuxième guerre mondiale, vint au secours de cette montagne qui se vidait, tout au moins dans quelques secteurs privilégiés. Mais l'implantation d'une activité entièrement nouvelle se juxtaposant à une vie rurale traditionnelle ne s'est pas faite d'une manière uniforme, sans provoquer des troubles, sans rencontrer des difficultés, sans modifier plus ou moins heureusement les rapports de l'homme et de la nature, et sans que l'on puisse en tirer des leçons pour l'avenir et songer à proposer de nouvelles formules.

Trois processus d'aménagement de la haute montagne sont observables. Le plus récent en date qui, pour l'instant, semble connaître beaucoup de faveur parce qu'il permet de réaliser de grands ensembles, est l'implantation touristique sur de vastes territoires collectifs, soit directement par des services publics (exemple des stations de Chamrousse et de Courchevel, créées par les Conseils généraux de l'Isère et de la Savoie) soit par le truchement de sociétés d'économie mixte (Flaine). La loi d'expropriation de 1958 pour les travaux d'intérêt collectif permet l'achat par les collectivités ou la Société d'économie mixte de terrains particuliers qui pourraient être englobés ou adjacents aux terrains appartenant déjà aux collectivités. Dans ce cas, une station est créée ex nihilo dans les alpages, conçue globalement, avec un plan d'urbanisation, des lotissements pour les immeubles commerciaux ou d'habitation et les chalets individuels. Il y manque ce noyau humain qui peut exister dans les villages du bas à la limite de la forêt et de l'alpage. C'est ainsi que St Bon constituée au bas, un noyau humain traditionnel alors qu'à Courchevel l'immigration extérieure forme l'essentiel. De même Araches-les-Carroz sera le noyau humain

le plus proche de la station de la Flaine. Mais de toute manière, cette forme d'aménagement tue la vie pastorale et compromet sérieusement la vie rurale des villages du bas qui trouvaient leur complément de ressources dans l'exploitation des alpages. Dès le départ, l'aménagement touristique apparaît comme un corps étranger. Les paysans des villages du bas essaient d'en tirer profit, de trouver des emplois, d'aménager leurs maisons pour les louer, de vendre des terrains au prix fort. Il ne nous appartient pas de porter un jugement d'urbaniste ou d'architecte sur ces réalisations. Il semble toutefois que si l'on a cherché, pour faciliter la vie des relations, de concentrer commerces et grands immeubles d'habitat collectif sur des espaces restreints, on n'ait pas trouvé un style vraiment approprié à la montagne pour ces agglomérations montagnardes; les immeubles de l'été y ont souvent la même physionomie impersonnelle que ceux des grandes villes; rarement ils s'intègrent dans le paysage de la haute montagne.

Un autre processus, plus ancien, a présidé aux destinées de stations déjà mures (Val d'Isère, l'Alpe d'Huez, Chamonix). Ces stations sont parties d'un noyau humain de bonne santé démographique malgré un puissant exode rural. La part des autochtones dans l'aménagement a été fondamentale au départ. Les constructions ont donc proliféré à l'Alpe au-dessus du village (Huez) ou autour du noyau initial (Val d'Isère). Pas de plan d'ensemble, une croissance régulière mais progressive, moins brutale, caractérisent ce type d'aménagement. La spéculation foncière y a été plus tardive et les débuts du tourisme ont été marqués par un effort de symbiose avec la vie rurale qui s'est trouvée revigorée... Mais l'évolution rapide de ces dernières années a provoqué dans ces stations des maux aussi grands que ceux dont souffrent les grandes stations de création plus récente. La poussée urbaine a été plus anarchique, l'urbanisme est souvent plus médiocre parce que plus hétéroclite. Le déclin de la vie rurale aussi angoissant. L'évolution de Val d'Isère dans les dix dernières années illustre ce cas : un bon aménagement et un bon urbanisme y deviennent de plus en plus difficiles.

Un troisième processus, inconnu dans la haute montagne française mais qui tend à gagner du terrain en moyenne montagne et qui est très répandu dans la haute montagne suisse et surtout autrichienne, nous paraît riche d'enseignements. Il est illustré par l'exemple d'une haute vallée, celle de l'Oetz dans le massif de l'Oetzal en Tyrol où le tourisme à la fois estival et hivernal coexiste avec une vie pastorale en alpage extrêmement vivante à exploitation collective où ce sont les paysans qui tiennent les très grands hôtels, et où le logement chez l'habitant est très répandu parce que les belles maisons bien entretenues s'y prêtent et que la clientèle d'été préfère cette solution à celle de l'hôtel. La propriété reste

Dans la Vanoise on construit des sentiers - Photo P. Bringé - Photothèque

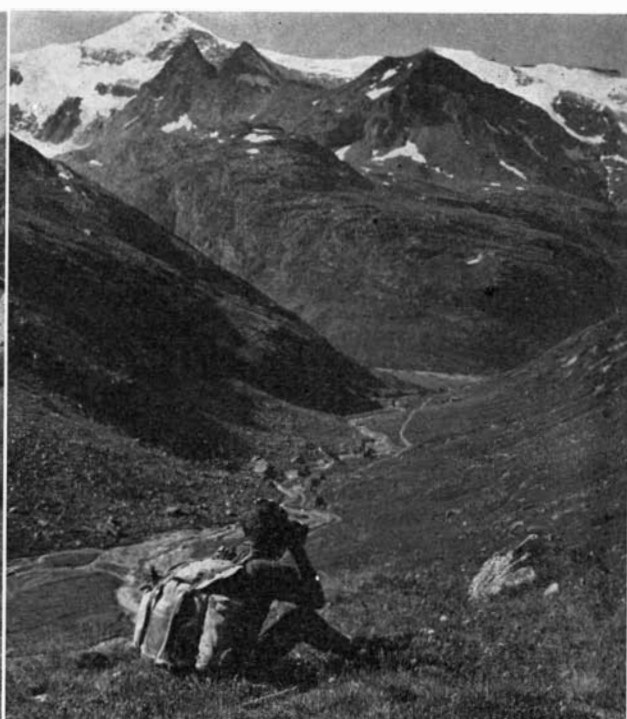


aux mains des autochtones (collectivités ou particuliers), comme l'indiquent les tableaux annexes. Le rôle du noyau humain autochtone est ici fondamental : urbanisme, architecture, gestion, style de vie en dépendent. C'est l'utilisation complète, intelligente, adaptée aux temps modernes, mais respectueuse du passé et de sa civilisation.

Mais alors se pose un problème. Pourquoi la France ne peut-elle copier l'Autriche ? A ce problème, plusieurs réponses viennent à l'esprit. D'abord la haute montagne alpestre en France a été plus dépeuplée qu'en Autriche, et les noyaux humains y sont plus petits et démographiquement plus vieillissants; l'habitat se prête plus difficilement à cette adaptation. L'élevage de montagne subit, plus qu'en Autriche, la concurrence de celui de plaine; la clientèle française est différente de la clientèle germanique, plus sensible à la nature et plus proche d'elle; les lois françaises ne protègent pas autant la propriété paysanne montagnarde de la spéculation extérieure.

Force nous est donc, à partir de la réussite autrichienne, de chercher dans la même voie d'autres formules adaptées à la France, en ayant soin d'ailleurs de distinguer la moyenne et la haute montagne. Ce n'est pas ici notre rôle. Nous nous bornerons à une suggestion. Pourquoi ne pas profiter de l'existence des zones périphériques des parcs nationaux pour tenter un aménagement spécifique de la haute montagne, avec une législation appropriée, des moyens puissants, des idées neuves, voire même hardies. Sans doute faudra-t-il se départir momentanément de notions classiques de rendement; mais si les expériences sont coûteuses, elles sont nécessaires, surtout lorsqu'il s'agit de problèmes humains de cette importance qui mettent en jeu le milieu naturel et humain dans lequel s'accomplissent les loisirs et le sort des paysans montagnards qui font partie de ce paysage humain.

Germaine Veyret Verner



En Vanoise - Photo P. Bringé - Photothèque Ministère Agriculture